

## Entretien avec Mireille Gansel

### Traductrice

C'est dans son chaleureux appartement de la rue Saint-Paul que Mireille Gansel me reçoit pour me confier, en amitié, son expérience d'écriture et de vie aux côtés et du côté des poètes et artistes qu'elle a rencontrés et qu'elle traduit. Puisque de rencontres il s'agit lorsqu'on traduit - et souvent directes chaque fois qu'elle a pu se rendre auprès d'eux, les écouter, lire et relire leurs textes en leur présence, ou encore rechercher des témoins, des amis, et s'imprégner des lieux où ils ont vécu, souffert, écrit...

Il s'agit, pour moi, de recevoir son témoignage sur la traduction avant tout comme vocation : depuis l'enfance où elle demandait à son père de l'éclairer sur ces mots de hongrois qu'il traduisait lorsqu' arrivait une lettre de la famille de Budapest, presque réduite à néant par la tragédie de la Shoah. C'est bien pour rétablir un lien vital avec cette Europe Centrale, cette *Mittel Europa*, que Mireille Gansel apprend la langue allemande : pour communiquer d'abord avec les membres survivants de cette famille, mais aussi - me dit-elle - pour chercher à comprendre, à travers la pratique d'une langue, l'approfondissement d'une Histoire, le questionnement d'une culture, ce qui s'est passé et comment cela a été possible, et pourquoi ?

C'est pendant ses études universitaires à la Sorbonne qu'elle a la confirmation de cette vocation : elle raconte volontiers qu'ayant à travailler pour un professeur les traductions de deux poèmes de Nietzsche et de Hofmannsthal elle découvre la passion de traduire ; et que l'année suivante, munie d'une bourse pour travailler au théâtre de Brecht, à Berlin Est, elle s'exerce - comme un pianiste qui fait ses gammes - à traduire les vers du poète et dramaturge.

Son expérience de la traduction, désormais inséparable de la poésie avec laquelle elle entretient une relation féconde à la fois de médiation et de création, est devenue un véritable métier qu'elle exerce certes sur de multiples chantiers, mais en choisissant pour chaque auteur et pour chaque œuvre une démarche particulière, singulière, unique<sup>1</sup>. Elle me confie, en effet, ne pas vouloir ni pouvoir travailler à la traduction de plusieurs auteurs en même temps, pour ne pas se distraire ou se détourner de cet effort de déchiffrement et d'imprégnation qu'elle exige d'elle-même ; effort pour se saisir du sens qu'elle veut rendre par ses propres mots, façonnant ainsi une langue, une syntaxe, un rythme qui adhèrent au plus près à la respiration poétique de l'auteur – comme dans les cas des poèmes de Nelly Sachs –, au point de parcourir à sa suite les chemins qui

---

<sup>1</sup> Voir la fiche bio-bibliographique, sur ce même site, à la même adresse.

l'ont menée à travers la traduction de la Bible de Buber et Rosenzweig à empreindre l'allemand du souffle de l'hébreu. Mais l'investigation qu'elle mène autour des sources du langage de Nelly Sachs, la conduit aussi bien à étudier la Bible de Luther qui a fondé la langue allemande, comme si elle devait reconstruire l'histoire d'une longue fidélité et d'une trahison, celle des bourreaux qui a défiguré à jamais certains mots<sup>2</sup>.

Pour la traductrice il ne s'agit donc pas de surimposer son style aux vers qu'elle reforme, retaille à la mesure de sa langue, mais plutôt d'enrichir sa propre langue de nouvelles harmoniques au contact d'un texte encore jamais dit ni prononcé, encore à-venir, à advenir. Ce travail véritablement archéologique et artistique du traduire, tel que le pratique Mireille Gansel, n'ambitionne pas de surcharger le poème d'une explication ou d'un commentaire, il ne propose pas une approche critique ou pédagogique, même si dans le cas de Nelly Sachs la complexité de la trame, les stratifications de sens et les réseaux de symboles imposent une lecture-déchiffrement à plus d'un niveau (les quatre niveaux de sens décrits dans la postface de *Partage-toi, nuit*<sup>3</sup>) : il me semble que l'on peut parler de philologie, mais au sens d'« amour de la langue », et ici de la « langue de l'autre », de ses paroles recueillies et interprétées avec un infini respect, une patiente humilité - comme on interprète une pièce de musique après l'avoir profondément travaillée et assimilée (au point de la restituer avec une apparente facilité), comme l'interprète et l'enseigne Yehudi Menuhin, cher au cœur de Mireille Gansel qui lui a consacré le précieux ouvrage où son message de paix et d'humanité continue à rayonner<sup>4</sup>. Car le langage de la musique comme celui de la poésie est universel.

Respect, humilité, attention, écoute sont aussi les qualités et les maîtres mots de Reiner Kunze, poète et traducteur de ces poètes tchèques, dont Jan Skácel, qu'il a arraché au silence au risque de sa vie et de son œuvre. Nous parlons longuement de leurs rencontres au lendemain de l'écrasement du Printemps de Prague, de son engagement, de son combat pour la liberté et de son exil. Et je comprends à entendre l'évocation de ces souvenirs et du travail accompli jusqu'à ce jour, à quel point l'échange vivant sous le signe partagé de la poésie est au cœur de cette vocation de

<sup>2</sup> Voir les postfaces aux trois volumes de traduction de l'œuvre poétique complète de Nelly Sachs, *Eclipse d'étoile*, Paris, Verdier, 1999 ; *Exode et métamorphose*, Verdier, 2002 ; *Partage-toi, nuit*, Verdier, 2005.

<sup>3</sup> Mireille Gansel, Postface : *Le chant enchanté*, in *Partage-toi, nuit*, cit., pp. 229-235 : « Au cours des dix années de mon travail de traduction sur l'œuvre poétique de Nelly Sachs, j'ai pu comprendre à quel point son souffle poétique était profondément imprégné de la Bible, lorsque j'ai compris que, pour chaque recueil, je devais passer par quatre étapes différentes, quatre niveaux de traduction répondant chacun à une nouvelle étape dans l'approche des poèmes. Ces quatre étapes correspondent exactement aux quatre plans de l'étude des textes sacrés selon la tradition hébraïque : *pschat* ou sens littéral ; *rémez* ou sens allusif ; *drach* ou sens sollicité et *sod* ou sens secret, ou mystique. Ces différents niveaux doivent s'articuler les uns aux autres, en continuité, pour aboutir à la traduction telle qu'elle est aujourd'hui publiée » (p. 232).

<sup>4</sup> Yehudi Menuhin, *Le violon de la paix*, Citations tirées de l'autobiographie *The Unfinished Journey*, choisies et traduites de l'anglais par Mireille Gansel, Paris, Éditions Alternatives, 2000.

passer. Preuve en sont les poèmes dédiés par chacun à l'autre et qui se répondent en écho et en miroir <sup>5</sup>:

*Mireille, en hôte*

Son arbre généalogique est nu  
de tant de branches abattues

Il ne lui est pas donné d'avoir des racines  
il y a tant de lieux sinistrés

Elle choisit des terres où exister  
et se crée des pays  
de langues

Partout où l'être humain recommence de rien  
elle se fait l'interprète  
de désillusion en désillusion

Lorsqu'on défolia des forêts elle partit  
sous les noirs branchages

*Mais le monde, lui, ne nous changera pas*

Sa main est un bec d'oiseau  
qui picore sans répit

Comme si de l'étoffe de l'accouder il voulait  
tirer des fils  
enfin pour le nid.

1996

*A la table du poète*

à Reiner Kunze

sa table de travail ouvre sur une fenêtre de fleuve  
où passent l'horizon  
les saisons couleur d'eau  
et de longs bateaux blancs battant pavillon  
dans toutes les langues riveraines

sur la page nue de la table  
grand comme un poing serré  
un homme en larmes de métal incandescent.

---

<sup>5</sup> Le poème de Reiner Kunze est cité à partir de l'édition bilingue, traduction de M. Gansel, *Un jour sur cette terre*, Le Chambon-sur-Lignon, Cheyne, 2001-2002, pp. 108-109 ; le poème de Mireille Gansel, se trouve dans son recueil, *Larmes de neige*, Plomelin, Calligrammes, 2006, (12).

Échange qui porte, comme en arrière-fond, la marque sombre, le signe indélébile et encore douloureux des difficultés de contact par delà frontières, murs, censures, des attentes, des voyages, des exils... Mais Kunze est pour Mireille un « lanceur de ponts », celui qui a su créer, entretenir des relations, forger des liens par ses paroles, ses écrits, sa poésie traduite désormais en trente langues. Kunze qui a reçu de Peter Huchel l'exemple d'une poétique exigeante et rigoureuse, et qui a bénéficié du formidable effet d'entraînement d'une revue capitale comme « Sinn un Form », où furent publiés les poèmes de Gertrud Kolmar, de Nelly Sachs, de Celan, des textes de Bloch. Mireille me parle aussi de son amitié pour Huchel, dont elle a traduit des poèmes <sup>6</sup>:

*Ophélie*

à Nelly Sachs

Plus tard, le matin,  
aux premières lueurs blanches  
le bruit des bottes qui pataugent  
dans la vase des eaux,  
le heurt des perches qu l'on pousse,  
un ordre rauque,  
ils soulèvent la boueuse  
nasse de barbelés.

Pas de royaume,  
Ophélie,  
où un cri,  
creuse l'eau,  
où par magie  
la balle  
contre la feuille de saule  
vole en éclats.

On y entend, de manière saisissante, le douloureux sentiment d'impuissance, l'effroi pétrifié, la vulnérabilité extrême face à l'irréversibilité du temps et de l'histoire - impossible quête d'une paix intérieure à jamais perdue, d'un « refuge derrière le refuge », titre même d'un des poèmes que Kunze dédia à Huchel dans les sombres heures de leurs bannissements.

Mais ces voyages qui ont conduit Mireille vers les poètes dissidents, persécutés ou exilés d'Europe... l'ont conduite dans le Vietnam en guerre. Elle étudie le vietnamien et part pendant deux ans travailler à Hanoï, avec des poètes du pays, à la première *Grande anthologie de poésie*

---

<sup>6</sup> Ce poème composé par P. Huchel en 1965 et traduit par Mireille Gansel (déjà publié in *Au soir approchent les amis*, édition bilingue, Toni Pongratz Verlag, clôt maintenant le premier volume des poésies de Nelly Sachs, *Eclipse...*, cit., p. 150.

*vietnamienne* en français<sup>7</sup>. L'expérience d'une langue aussi différente, où les poèmes composés dans la tradition de l'oralité sont cantilés, constituait un nouveau défi : la possibilité même de la traduction était une réponse à la tentative de destruction d'une culture, d'effacement d'une mémoire, du droit à l'existence et à l'indépendance d'un peuple... Si la traduction est un « pont » - c'est-à-dire un lieu et un moyen de passage et de partage, un relais, une « transhumance » - elle est un espace de dialogue, d'écoute, de rencontre trans-frontières.

Je n'aurais jamais pu saisir - avant de lire les traductions remarquables de Mireille Gansel, avant d'entendre ses passionnantes interventions, avant d'assister au travail minutieux de montage dramatique des textes traduits (les lettres lues en dialogue de Sachs et Celan<sup>8</sup>), avant de l'écouter me confier les expériences hors du commun et les merveilleux souvenirs qui entourent les auteurs et les textes qu'elle a traduits - la double et paradoxale dimension de l'activité du traducteur : extrêmement réaliste, concrète, pratique, et en même temps, utopique, prophétique. La traduction pour elle - et pour les auteurs qu'elle choisit, par affinité, complicité, connivence, empathie - relève forcément du don et du contre-don, du geste de reconnaissance (connaissance nouvelle et gratitude), de la modeste contribution à l'arrachement à la nuit (ainsi la traduction qu'elle a en cours des travaux pionniers de l'ethnologue, Eugénie Goldstern, morte déportée à Sobibor).

Il n'y a qu'une langue pourtant étudiée et aimée, qui, pour Mireille Gansel n'entre pas, n'entrera pas dans ce champ de la traduction, c'est l'hébreu : une langue intérieure.

Claude Cazalé Bérard

---

<sup>7</sup> *Grande anthologie de poésie vietnamienne*, Paris, édition UNESCO-Gallimard, 1981 ; voir également : *Chants des Monts et des Eaux*, Paris, édition UNESCO/Sud-Est Asie, 1985 ; Lebadang, *L'aimée de la rivière noire*, Chant-légende du peuple Hmong, recueilli et traduit du vietnamien par Mireille Gansel, Paris, Éditions Alternatives, 2006.

<sup>8</sup> *Correspondance Nelly Sachs – Paul Celan*, traduction de Mireille Gansel, Paris, Belin, 1999.